

« Je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs. »

Matthieu 9,9-13, 10^{ème} dimanche ordinaire, le 8 juin 2008

Jésus, sortant de Capharnaüm, vit un homme, du nom de Matthieu, assis à son bureau de publicain (collecteur d'impôts). Il lui dit : « Suis-moi. » L'homme se leva et le suivit.

Comme Jésus était à table à la maison, voici que beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent prendre place avec lui et ses disciples. Voyant cela, les pharisiens disaient aux disciples : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? »

Jésus, qui avait entendu, déclara : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Allez apprendre ce que veut dire cette parole : C'est la miséricorde que je désire, et non les sacrifices. Car je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs. »

Il s'agit d'abord de l'appel d'un disciple. Le point sensible est qu'il s'agit ici d'un publicain. Dans une ville frontière comme Capharnaüm, les publicains perçoivent les taxes sur les caravanes venant de Syrie et sur les poissons pêchés dans le lac. Par leurs contacts, ils font partie des gens classés comme impurs par les pharisiens.

« A la maison », sans doute celle de Matthieu, Jésus mange avec les publicains et les pécheurs. Les juifs pieux évitaient de partager le repas de ceux qui, selon eux, négligeaient les règles de pureté alimentaire édictées par la Loi et les traditions religieuses.

Ces mêmes pharisiens ne doutent pas de la piété du « maître » qu'est Jésus ; d'où leur incompréhension. La réponse de Jésus s'ouvre par un proverbe connu de l'Antiquité : la place du médecin auprès des malades (il n'en attrape pas la fièvre pour autant !). Puis Jésus renvoie à une phrase du prophète Osée (6,6) estimant que la miséricorde, la bonté fidèle, l'emporte en valeur sur l'accomplissement des sacrifices.

Quand Matthieu nous rapporte cet épisode de la vie de Jésus, le Temple de Jérusalem a déjà été détruit et les sacrifices ont cessé. Les scribes appliquaient alors la phrase d'Osée à la situation : certes, disaient-ils, nous ne pouvons plus offrir de sacrifices ; mais la « miséricorde » au sens concret de « bonnes œuvres » (vêtir et nourrir les pauvres, soutenir les malades...) a valeur de sacrifice aux yeux de Dieu. L'évangéliste renvoie donc la balle en rappelant l'attitude de Jésus : fréquenter les pécheurs pour leur témoigner de la miséricorde de Dieu vaut mieux que les sacrifices. Puis il met en valeur la conclusion de Jésus pour qui sa mission ne consiste pas à appeler les justes (ceux-là sont déjà sur la bonne voie), mais des pécheurs tels que le publicain Matthieu.

Ici il y a un jeu de miroir : ce sont les chrétiens des années 80 que les pharisiens accusent d'ouvrir leurs communautés à n'importe qui. Mais les chrétiens répondent qu'ils ne font qu'imiter l'attitude même de Jésus : appeler les pécheurs, leur révéler qu'ils sont aimés de Dieu. Pour cela, il ne distribue pas le pardon divin avec une autorité distante, mais il se compromet en compagnie de ceux qui ont besoin de savoir qu'ils sont pas méprisés mais aimés.

1 – Dans ces rencontres avec Jésus, un des enjeux est le regard que l'on porte sur les autres, leurs paroles, leurs attitudes ; les unes comme les autres peuvent être mal interprétées, soit par maladresse, soit par mauvaise foi. Lors des municipales, les affrontements, les jugements ont été durs, souvent blessants dans nos communes rurales où beaucoup se connaissent. Comment faire une relecture de ces événements avec « miséricorde » ? C'est-à-dire avec un jugement qui s'enracine dans un cœur à priori bienveillant pour ceux qui se sont proposés pour servir leurs concitoyens ?

2 – La miséricorde est plus désirable que les sacrifices. Certes. Mais les « bonnes œuvres » demandent de leur « sacrifier » du temps. Nous sommes sollicités pour donner du temps dans diverses associations. Quelle part pour les gens qui ont besoin d'une meilleure reconnaissance ?

3 – Notre prière pourra se tourner vers l'Esprit Saint pour lui demander ce cœur bienveillant nécessaire à des jugements de miséricorde ; le remercier pour les gestes et paroles de bonne volonté entre adversaires dont nous avons pu être les témoins.

Jean-Hugues Soret

